Patois et ancien français : (suite)

Autor(en): **Chessex, Albert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **87 (1960)**

Heft 5

PDF erstellt am: **19.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-231808

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

PATOIS ET ANCIEN FRANÇAIS par Albert CHESSEX (Suite)

On lit dans la Chanson de Roland : Tient Durandal s'espede tote nude. *(Il tient Durandal, son épée toute nue.)*

Si, dans certains mots patois, on ne trouve qu'une assez lointaine ressemblance avec l'ancien français, il n'en est rien pour « tout, toute, tous, toutes », où le patois reproduit absolument ou presque les formes du vieux parler de France. L'ancien français tot, *« tout », s'est conservé tel quel en patois ; le féminin* tota, *« toute », ne diffère du vieux français* tote *que par la dernière lettre ; le masculin pluriel* ti *n'est pas très éloigné de l'ancien français* tuit ; *fait digne de remarque, aux Ormonts on dit encore* tui, *exactement comme en France au moyen âge ; quant au féminin pluriel,* totè, *il est presque identique au vieux français* totes.

L'expression trestot, trestout, *etc., était courante en ancien français et le fut jusqu'au XVIe siècle ; au XVIIe, on la trouve encore chez La Fontaine, mais le français moderne l'a bannie sans rémission. Les patois, en revanche, disent toujours bravement* trétot, trétota, tréti, trétotè.

L'histoire des pronoms relatifs met en relief une nouvelle analogie entre les patois et l'ancien français. Voici deux exemples entre des myriades : *Chil que dedens estoient,* ceux « qui » étaient dedans (Froissart, 1337-1410) ; *les princes que jamais n'ont craincte,* les princes « qui » n'ont jamais de crainte (Commines, 1445-1511). Ce sont les locutions de ce genre qui font dire à André Thérive qu'en ancien français « *que* se mettait à toutes les sauces ». *Qui* existait cependant, mais se voyait constamment confondu avec *que* et c'est ce dernier qui l'emportait généralement. En patois, dit Jean Risse, « les pronoms relatifs se bornent au terme *que,* employé partout ». L'unique différence entre le vieux français et les patois, c'est que ceux-ci, ignorant totalement le mot *qui,* disent *que* dans tous les cas.

La forme primitive de « quoi » était *quei,* que l'on trouve, par exemple, dans la *Chanson de Roland.* Les patois, qui disent *quiè, tiè,* sont restés plus près de l'ancien français que le français moderne.

Passons aux pronoms personnels. En ancien français, « je » prend plusieurs formes, dont la plus courante est *jo ;* mais *jo* ne se retrouve pas en patois. Au XVIe siècle cependant on rencontre *ie : Ie feuz blessé d'une harquebuzade* (Montluc). Or, ce *ie* est, en patois, avec *i,* la forme la plus fréquente de « je ».

Au moyen âge, « moi » était *mei,* « toi » *tei,* « nous » *nos,* « vous » *vos.* Ces quatre formes anciennes, les patois les possèdent toujours, puisqu'ils disent *mè, tè, no, vo.*

On trouve couramment dans les écrits du XVIe siècle des formes comme celles-ci : *i font leurs ecritures ; autres choses secretes qu'iz ont tretees* (Peletier du Mans). *I font, iz ont :* qu'est-ce à dire, sinon que le *l* de « il » ou « ils » ne se prononçait pas ? C'est exactement ce que font encore les patois, qui disent *i* (parfois *ie* ou *é).*

Met sei sour piez (mot à mot : (il) met « soi » sur pieds). *(Chanson de Roland).* En ancien français, on disait donc *sei ;* « soi » n'est apparu que plus tard. Quant aux patois, conservateurs en diable, ils disent toujours *sè : sèmîmo,* soi-même ; *tsacon por sè,* chacun pour soi.